



HAL
open science

“ Et voilà qu’arrive l’aventure! ”

Léonore Le Caisne

► **To cite this version:**

Léonore Le Caisne. “ Et voilà qu’arrive l’aventure! ” : La mutinerie de Saint-Maur vue de l’intérieur (novembre 1987). Criminocorpus, revue hypermédia, 2019. halshs-03284375

HAL Id: halshs-03284375

<https://shs.hal.science/halshs-03284375>

Submitted on 12 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Et voilà qu'arrive l'aventure ! »

La mutinerie de Saint-Maur vue de l'intérieur (novembre 1987)

Léonore Le Caisne



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/criminocorpus/6611>
ISSN : 2108-6907

Éditeur

Criminocorpus

Ce document vous est offert par École des hautes études en sciences sociales (EHESS)



Référence électronique

Léonore Le Caisne, « « Et voilà qu'arrive l'aventure ! » », *Criminocorpus* [En ligne], Attica ! Attica ? Dynamiques des révoltes dans les prisons (XXe-XIXe siècles, Amérique du Nord, Europe), Ordre et désordre carcéral : la révolte, récits, formes, conditions, mis en ligne le 03 décembre 2019, consulté le 14 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/criminocorpus/6611>

Ce document a été généré automatiquement le 14 janvier 2020.

Tous droits réservés

« Et voilà qu'arrive l'aventure ! »

La mutinerie de Saint-Maur vue de l'intérieur (novembre 1987)

Léonore Le Caisne

- 1 À la Prison de Lannemezan, durant l'automne 1994, Daniel Koehl, (trente-huit ans), alias Coin-Coin, condamné en 1978 à la réclusion criminelle à perpétuité à l'âge de vingt et un ans pour assassinat, raconte son parcours carcéral à Pierre-Marie Andreotti (quarante-sept ans), condamné lui aussi à la réclusion criminelle à perpétuité pour assassinats. Le premier est en prison depuis près de dix-sept ans, le second depuis quatorze ans. Tous les deux sont des « détenus particulièrement signalés » (DPS)¹.
- 2 Daniel Koehl et Pierre-Marie Andreotti se sont rencontrés en 1984 à la maison centrale de Lannemezan. Koehl avait déjà connu deux maisons centrales et les quartiers de haute sécurité (QHS). Quant à Andreotti, il fréquentait là son premier établissement pour peine. Mais c'est seulement onze ans plus tard qu'à l'initiative d'Andreotti, ils vont entreprendre ce long entretien. Entre-temps, Koehl a été envoyé dans de nombreux quartiers d'isolement de la région et à l'hôpital de Fresnes. Andreotti, lui, transféré à la prison de Poissy en 1992, en a été exclu trois mois après son arrivée, suite à un « mouvement collectif » qu'il a été accusé d'avoir mené. Après avoir effectué ses quarante-cinq jours de quartier disciplinaire à Fresnes, il a été renvoyé à Lannemezan, où il a retrouvé Koehl.
- 3 J'avais rencontré Andreotti lorsqu'il était à la maison centrale de Poissy où je réalisais un travail de terrain de deux années pour ma thèse d'ethnologie. Pierre-Marie Andreotti était alors le « mec bien » de Poissy et mon « informateur privilégié », comme disent souvent les anthropologues. Après son exclusion disciplinaire, dans le parloir « avocat » de la maison d'arrêt de Fresnes où il attendait son transfèrement, Andreotti m'a proposé de « continuer mon travail » auprès de ses codétenus dans son prochain établissement. Ce « travail », dont il m'offrira les fruits sous la forme de cet entretien, était sans doute une façon pour lui de s'assurer de mes visites dans sa prochaine prison, tout en se détachant de sa position d'« observé ».
- 4 Quelques semaines plus tard, il retrouve donc Daniel Koehl, dont la peine à perpétuité a été commuée deux ans plus tôt en vingt ans de réclusion criminelle. Jusque-là, les deux détenus s'étaient ignorés. Daniel Koehl était un « petit malfrat » mince et sans

envergure physique, comme il se présente lui-même. Il contestait trop directement l'institution aux yeux de Pierre-Marie Andreotti, plus charpenté et au fort charisme, qui tenait, lui, à son personnage d'homme réfléchi, maintenant à distance aussi bien les codétenus que les membres de l'administration pénitentiaire – un personnage que lui conféraient son origine corse et le caractère politique de son « affaire ».

- 5 Daniel accepta la proposition, trouvant en Pierre-Marie une oreille empathique à un moment dramatique de son parcours : sa troisième demande de libération conditionnelle venait de lui être refusée alors que, résigné à remplir toutes les conditions exigées, il présentait une conduite exemplaire en détention, un contrat de travail et un certificat d'hébergement.
- 6 Effectué sans projet de publication et sorti en cachette par l'intermédiaire d'un surveillant bienveillant et perspicace, l'enregistrement s'est déroulé sur quatre mois et compte au total seize heures. Il a été réalisé, à l'insu de tous, dans la salle de l'étage laissée en libre accès aux détenus durant la journée. Le récit est interrompu par les arrivées intempestives de surveillants ou les horaires de rentrée en cellule des condamnés, à 18 h 30. Pendant le temps de son témoignage, Koehl réécoute les cassettes, deux par deux, le soir, dans sa cellule, avant de les rendre à Andreotti. Il ne dort plus la nuit et, par deux fois lors de son récit, pleure, se bloque, ne peut plus « avancer ». Puis il reprend son évocation, comme s'il s'était fait un pari à lui-même. Son ton, vif et sincère, est celui d'un homme en colère.
- 7 Les conditions de l'entretien en font un document exceptionnel. Non qu'elles rendent la parole plus authentique – il n'existe pas de parole plus vraie qu'une autre –, mais parce que cette parole-là n'avait jusqu'ici jamais été entendue. Si Daniel Koehl sait qu'il est enregistré et sait que son témoignage sera entendu hors de la prison – à quelques reprises au cours de l'entretien, il s'adresse directement au micro du lecteur CD –, il s'agit d'une parole sans filtre, de détenu à détenu, d'égal à égal, qui s'apparente parfois sous certains aspects à celle adressée à un thérapeute dans le secret de son cabinet. Les faits que l'on choisit d'évoquer quand on défend une cause politique et que l'on s'adresse à un journaliste ne sont pas ceux dont on parle lorsque l'on se raconte en lâchant prise. L'enfermement y est raconté en même temps qu'il est vécu. Ce témoignage, sans forfanterie et émaillé d'humour, est à la fois une parole et une scène de l'entre soi en milieu carcéral.
- 8 On y voit les différentes tentatives de Daniel Koehl pour survivre à son enfermement – contestation, folie, conformisation – qui, toutes, pourtant, le mènent à l'échec. La prison y apparaît comme un espace de tactiques, de stratégies, voire de micro-stratégies utilisées par les détenus pour s'en sortir, se perdre, tâcher de s'y retrouver... En plaçant les individus dans une situation où il leur est impossible de se construire ou de se reconstruire, la prison est bien un lieu de déconstruction de soi. Lorsque Koehl s'effondre, Andreotti sort de sa réserve et le rattrape.
- 9 Dans ce numéro de *Criminocorpus* consacré aux révoltes en prison, nous publions l'extrait dans lequel Daniel raconte la mutinerie de Saint-Maur (Indres), de novembre 1987, dont il fut l'un des meneurs. Saint-Maur est alors une prison ultra sécuritaire. Construite douze ans plus tôt, elle est considérée par l'administration pénitentiaire comme une « prison modèle ». Georges Ibrahim Abdallah² y purge sa peine.
- 10 La prison et leurs mutineries sont généralement racontées par les anciens détenus à des journalistes ou dans des récits destinés à être publiés. Ces récits peuvent être repris par

des politiques ou des militants des droits des détenus. Jamais elles ne sont racontées de l'intérieur.

- 11 Dans cet extrait³, les condamnés, à travers les catégorisations que fait Daniel (les « marginaux », les « politiques », les « droits communs », « ceux qu'on n'avait jamais vus »), apparaissent en mouvement, dans l'action. On y voit leurs revendications, les tractations, et plus généralement les relations des détenus entre eux et avec les surveillants, le personnel de direction et le GIGN, loin de tout manichéisme. Les personnages évoluent dans leur complexité au gré des circonstances et de l'avancement de leur peine. On y retrouve l'humour de Daniel et son exceptionnelle finesse de compréhension des scènes de la vie sociale.
- 12 À ce moment de son récit, Daniel a déjà raconté à Pierre-Marie « son affaire », l'hôpital psychiatrique de Fresnes⁴, les Assises, le Centre national d'observation, les QHS, la centrale de Clairvaux, les transferts disciplinaires, la vie à Saint-Maur, sa transformation en « indien » – un bandeau sur le front, une plume dans les cheveux, une cellule transformée en tipi –, puis en « pyromane » – il « arrose un atelier d'acétone, puis craque une allumette ». Daniel poursuit sa peine avec sa souris qui ne le quitte plus. Il est fatigué, comme son ami Marcel.
- 13 « Il y a encore des révoltes de prison, mais on en a plein les couilles. Je ne sais pas combien j'ai de fait, mais j'en ai marre, de toutes ces conneries. C'est en 1986. Cette année n'avait été que des échecs. Il n'y a rien qui marche. C'est une année morte, tu vois. Je suis dégoûté de tout. Alors je me la fais tout seul, avec Marcel. Et voilà qu'arrive l'aventure.
- 14 Bon, on est aux arts plastiques⁵, ils ont recommencé. Ils nous ont remis une éducatrice, gentille. Le courant passe bien. Elle me trouve rigolo avec ma souris. Puis un jour, v'la mon Marcel qui commençait à partir en couilles. Il avait dix-huit ans de fait. Il devenait aigri, méchant. Ça y est, il en était dans la phase où il en avait vraiment marre. Il n'avait plus d'espoir, rien. Et ça me prend à cœur, parce que je ne veux pas passer par là, moi, tu vois ! J'essaie de lui remonter le moral : « T'inquiète pas ! » « Ouais, ce sont tous des enculés ! » Il a des problèmes familiaux, alors il demande un rapprochement familial. Cela fait plusieurs fois qu'il le demande.
- 15 Alors je vais voir le bricard : « Il n'y a pas un moyen de se bouger, pour son rapprochement familial ? Quand même, il a dix-huit ans de fait, qu'il puisse aller voir sa famille !
 – Oui, mais il est DPS⁶, ça vient du ministère, c'est pas possible !
 – Mais il va peut-être faire encore trois ou quatre ans, c'est tout ! Qu'il puisse voir sa famille, quand même !
 – Non, ce n'est pas possible ! »
- 16 Et un matin, ça y est, il est flippé. Il a les glandes, tu vois. J'ai peur, même. Il me dit : « Oh, je vais t'en tuer deux ou trois, dans cette centrale ! » Et il décide de grimper dans l'arbre : « Je vais faire le corbeau ! Je vais tous te les faire venir, et je vais dire ce que j'ai à dire !
 – Arrête, Marcel ! Tu veux que je monte avec toi ?
 – Non ! Toi, tu écriras à ma famille si ça se passe mal. Et tu t'occupes de ce qu'il y a à faire en bas ! » Bon, il me donne les directives, on avait des aides de prison entre nous. Et le voilà parti, il monte dans l'arbre. Ça, c'est en 1987, exactement le 13 novembre 1987.

- 17 Le midi arrive, et je remonte en cellule. Mais mon Marcel reste dans l'arbre. Alors je me mets à la fenêtre, de suite : « Oh, Marcel, ça va ? » Alors tous les marginaux sont là : « Oh, Marcel, on est avec toi ! » Le directeur, le sous-directeur et toute la clique sont là. Tu vas voir, c'est important, ça a marqué l'histoire. L'autre lui demande : « Gilain Marcel, est-ce que vous voulez bien descendre de l'arbre ? » « Il n'en est pas question ! Vous m'avez refusé le rapprochement familial ! Ça va mal finir ! Vous n'avez qu'à tuer les gens ! » Il dit tout ce qu'il a sur le cœur. Alors nous, on applaudit. Et il est dans la cour, entre les deux bâtiments, alors ça fuse. Les autres en rajoutent, même ceux qui d'habitude ne bronchent pas.
- 18 Mon Marcel refuse de descendre. Et d'un seul coup, on voit un mec en bleu de travail, un maton. Il arrive avec une tronçonneuse, tu sais, la grosse Black et Decker ! Oh ! Vroummm, vroummm ! Il attaque l'arbre qui fait quinze mètres, un hêtre, je crois. Mon Marcel est en haut. Et l'arbre commence à pencher. Alors Marcel descend de l'arbre. Il n'est pas fêlé, quand même ! L'arbre s'explode par terre. Alors les matons traînent Marcel par terre, ils le tirent de partout. Je te dis pas le scandale ! Tout le monde jette des œufs à travers les fenêtres, les plateaux. C'est le bordel à l'étage, on tape dans les portes. Parce qu'il est aimé, Marcel, même s'il est aigri. Il a fait du bien aux gens. Il est allé chercher son pote en prison. C'était un brave mec, il était respecté pour son affaire. Peut-être moins pour son caractère, mais il avait souffert. Et donc ça tape.
- 19 Le bricard sait que c'est mon copain, alors il vient me voir : « Koehl, vous avez vu le bordel pour votre copain ? » Il est un peu péteux, il a l'air de s'excuser pour l'arbre. Moi, je suis chaud, vu la situation : « C'est pas bien, ce que vous avez fait ! Vous l'avez traîné par terre. Vous lui avez donné des coups ?
– Je vous donne ma parole qu'on ne l'a pas touché au mitard ! Alors vous me calmez l'étage, et je vous donne la possibilité de parler avec lui. Je le mets dans une cellule qui donne sur la cour.
– Bon, on va faire un deal tous les deux : je calme l'étage et tu le mets de ce côté de la cour. Mais si tu me racontes des conneries... t'es prévenu ! »
- 20 Alors je passe dans les cellules, je calme l'étage, et on attend l'heure de promenade. Et c'est vrai, je peux parler à Marcel. Ils ne l'ont pas frappé. Et les mecs sont chauds pour faire un mouvement pour les grosses peines. Et je vais voir le surveillant-chef. Alors là, toute une escouade de matons me suit dans le bâtiment. Ils ne me lâchent pas, c'est la CIA. Et donc j'explique la situation au bricard : « Monsieur Bardet, combien vous allez mettre à Marcel ? Parce qu'il a quand même dix-huit ans de faits, il demandait simplement le rapprochement familial ! » « Koehl, vous savez quand même qu'il est monté dans l'arbre ! » Et il reprend un peu le dessus, tu vois, puisque la situation est calmée.
- 21 Je retourne en promenade, mais ça ne me plaît pas ! Il m'a niqué, en fin de compte ! Il est deux heures et demie de l'après-midi. Je suis énervé, je tourne en rond dans la promenade et le bâtiment. Les matons me suivent partout, parce qu'ils se disent que je vais faire une connerie. Puis un mec vient me voir : « Ça ne va pas, Daniel ? De toute façon, il y a quelque chose de prévu ce soir ! On fait une émeute pour les RPS⁷ la suppression du mitard, les prétoires, l'application de la loi, pour ci et ça. On viendra te voir, mais ne fais pas le con individuellement. » Parce qu'à la commission d'application des peines, les RPS, c'était au bon goût de monsieur le directeur ! Tu ne jouais pas aux boules avec les surveillants, tu n'avais pas de RPS. Tu avais des fréquentations

douteuses, tu n'avais pas de RPS. Et à l'époque, Saint-Maur, c'était quand même la centrale des pestiférés, les grosses peines, les durs de durs.

- 22 Alors Yves vient me voir, il m'explique leurs revendications. Mais leurs trucs de parlotte, de politique, ça me bassine : « Bon, qu'est-ce que tu veux ?
 – Il me faudrait des groupes d'action. On part du bâtiment C, on fait signe, on passe au bâtiment B, le groupe d'action est déjà en place, et ainsi de suite. Il faudrait que tu montes un groupe dans le C. Avec tous les marginaux que tu connais, ça doit être possible !
 – Oh, même pour le B, si tu veux ! Pas de problème ! »
- 23 Alors je vais voir Mousse : il est perpète, il est partant, y a pas d'arrangement. J'en chope un autre... Ils étaient tous d'accord. Et il y avait pas mal de Corses, aussi. C'était les gars du FLNC. C'était des politiques. Alors nous, on se propose de prendre les clefs, d'ouvrir les portes et les grilles, et après, qu'ils se démerdent avec leurs parlottes. Mais je les préviens : « Après, il ne faut pas se séparer de nous. Nous, on est des droits communs, mais il faut nous mettre dans le bain !
 – Pas de problème, on entre dans le combat ensemble, on y reste jusqu'au bout ! Mais surtout, il ne faut pas de violence envers le personnel, sinon cette violence sera récupérée ! On prend le personnel, on le met à l'étage, et on le place sous équipe de protection. Je sais que vous avez souffert avec le personnel, mais surtout, pas de violence envers le personnel ! »
- 24 Là, ça ne me plaît pas trop, parce que je comptais bien en péter deux ou trois, quand même ! Mais ça va, je fais passer le mot. Les mecs me regardent un peu bizarre, quand même. Bon, cinq heures arrive, Yves arrive : « Vous êtes prêt ? » C'était l'heure d'un mouvement de grilles⁸ : « Oui, allez, go ! » Oh, putain, on prend les barres, et c'est parti !
- 25 Il y a un maton, je le pousse : « Tes clefs, par terre ! » Oh, il a peur, il jette les clefs, et il part en courant. Il me bat au sprint, celui-là. Il ne fait plus le mariole ! Alors j'ai un gros trousseau de clefs, et j'ouvre chaque grille. On arrive à la cabine. Oh, le maton ferme tout, dans la cabine. Et là, il fait le marlou, il fait le caïd, parce qu'il a tous les boutons pour ouvrir les grilles : « Oh, calmez-vous ! » Maurice arrive avec une barre d'haltère, il met deux coups de barre, et la vitre tombe net ! Alors là, il ne fait plus le mariole : la vitre est peut-être costaud, mais les montants ne tenaient pas ! Bouhhh, toute la vitre s'étale. Alors ça y est, on ouvre tout, et on court dans le bâtiment.
- 26 Chaque fois qu'on rencontre un maton : « Les clefs ! » On traverse tout, et on monte dans le bâtiment B. Les mecs nous attendaient. Ils étaient une vingtaine au moins. Les surveillants faisaient les cacous, fiers comme Artaban, avec leurs clefs des grilles d'étage, mais moi j'avais les miennes, alors tac, j'ouvrais. Je me fendais la gueule, sans déconner. Je faisais comme dans les films : « Mets-toi contre le mur, et ça se passera bien ! » Et je retrouve des mecs que je connais. Ils me demandent : « T'as changé de bâtiment ? » « Non, il n'y a plus de bâtiment ! C'est la révolution ! » Les mecs sortent, je leur passe des K-Way, ils commencent à s'équiper ! Mais il y a des mecs que j'ai jamais vus, dans cette centrale ! Tu vois, ça faisait sept ou huit ans qu'il était là, mais il ne sortait plus de sa cellule. Tu lui ouvrais la porte, t'aurais dit que tu lui avais redonné la vie : « On peut casser ? », il demandait. « Ouais, ouais, pète tout ! » Alors tout volait, les téléphones... Les trois bâtiments sont pris. C'est chaud ! Tu as l'adrénaline...
- 27 Oh, ça pète de partout. Je croise un Corse, qui me dit qu'ils ont vidé l'étage du 31, et qu'ils y ont fait des cellules pour les matons. Oh, je veux voir ça, moi ! Et tout ça me donne un sentiment de liberté, tu vois ! Perpète, et tu n'as plus un maton pour

t'interdire d'aller là. C'est la liberté, quoi ! Et j'avais toujours dit aux mecs que je connaissais que le jour où il y aurait une émeute, ils paieraient. Eh bien, j'avais encore ce sentiment. Je voulais en prendre un, en tête à tête, sans mitard, à la homme, sans ses collègues, sans son administration, sans l'État !

- 28 Et je monte au 31. Il y a les Corses, ils y ont installé un bureau. Tu vois que ce sont des mecs organisés. Je passe là, je rigole, tu vois ! Je passe voir deux matons : « Alors ça va, les copains ? Ce n'est pas trop dur, la cellule ? » Après, les mecs les regroupent dans une salle d'activités. Ils leur mettent des tables avec des thermos de café ! Oh, ils en font un peu trop, quand même ! Je vais voir Pierrot Albertini⁹, qui me dit : « Il faut marcher comme ça, maintenant. On va traiter avec les autorités ! Surtout, ne fais pas le con, tu devrais même aller voir tes potes, et regarder s'il n'y a pas des matons qui traînent à droite et à gauche. Si tu en trouves, tu les ramènes ici ! » Mais qu'est-ce qu'il me donne des ordres, lui ? Ça commence à m'énerver ! Puis un pote arrive, Bistocquet. Il me demande ma parole : « Ne touche pas de surveillant, ça peut tout foutre en l'air ! » Bon, je repars.
- 29 D'un seul coup, sous la table de ping-pong, j'entends un surveillant qui s'était réfugié : « Sors de là, enulé ! » C'était un gros, un ancien CRS, vraiment le maton zélé. Il s'appelait Raux. Je ne pouvais pas mieux tomber, tu vois ! Il a peur : « Ne faites pas le con, Koehl ! » Il pleure, ce gros ! Et je ne sais pas, mais ça me vide : « Calme-toi, je ne vais pas te tuer, c'est rien, tout ça ! » Il me dit qu'il est malade et tout. « Oh, je ne suis pas l'abbé Pierre, arrête ! Reste avec moi, on ne te touchera pas ! » Alors les mecs arrivent, ils veulent tous le casquer. Et voilà que je fais le protecteur !
- 30 Mais devant les faits, c'est vrai, tu ne peux pas tuer un homme comme ça. Tu peux en parler, mais tu ne peux pas le faire. Une vérité arrive : tout ce que tu peux dire avec la bouche... Je ne suis pas un assassin, moi ! Moi, il me faut des circonstances. Je ne voyais plus l'uniforme, je voyais un bonhomme qui pleurait. Tu as envie de le protéger ! Alors les mecs me demandent : « T'as craqué, ou quoi ? » « Non, je n'ai pas craqué ! Regarde, il pleure ! » Et me voilà parti dans un discours humaniste : « On ne frappe pas un homme qui pleure ! » Ça, c'est peut-être le côté militaire de mon père... « D'accord, c'est une ordure. On ne va quand même pas lui enlever ça ! » Tous les mecs voulaient le tuer. Alors je le prends sous ma protection, ce gros. Il me suit, il ne me lâche plus. Je l'accompagne chez les Corses.
- 31 Bon, je commence à me taper une ou deux bières, le chichon, et on repart aux ateliers. Là, c'est le pillage ! Les mecs rentrent dedans, ils te cassent tout. On arrive à la métallerie où il y a la fameuse acétone et les bouteilles de gaz Atan. Mon pote me demande : « Les bouteilles, ça pète pas ? » « Tu parles, si ça ne pète pas ! » Et on fait des fusées. Elles ont cassé le toit des ateliers, imagine ! Pfouuuuuuu ! Il faisait nuit, alors ça se voit ! C'est le feu, le brasier. Oh, ça me plaît, ça ! Alors t'en avais qui voulaient se cavalier. Il y en a un qui voulait passer par un truc d'égout, un tuyau. Mais ça allait à un collecteur où ça broyait. Tu ressorts de là-dedans, tu es du hachis parmentier ! Il y en a un autre qui veut passer par les murs. Il se dit que ça doit être tellement le bordel dehors... Mais il y a le feu, alors tu es obligé de rebrousser chemin. Je ne te dis pas, c'est Jeanne d'Arc ! Alors on croise des mecs avec des chariots. Ils ont pillé les cuisines. Ils ont des côtes de bœuf, des packs de bières, du cognac... Alors ça brûle. C'est Apocalypse Now.
- 32 Et mon Marcel arrive, parce qu'ils ont libéré les mitards. Je lui file un joint : « Vas-y, décontracte-toi ! » J'apprends aussi que Mousse a chopé le directeur et l'a amené chez

les Corses. Je rigole, moi ! Je vais voir le directeur, et je le chambre : « Alors, monsieur le directeur, il n'y a plus de centrale, là. Vous êtes directeur d'un tas de ferraille, maintenant ! » Il ne perd pas son sang-froid, lui : « Ça vous plaît, ça, Koehl ? » « Oh, bien sûr que ça me plaît ! »

- 33 Puis on fait une pause-café. On va chercher une côte de bœuf, on descend dans la cour et on fait un barbecue avec des tringles à linge. Les apaches ! Je fais les brochettes, le verre de pinard, le petit joint. C'est la fête au village, quoi ! Puis je vais aux ordres. Et là, les mecs ont cassé l'infirmerie, ils ont pris des cachets, et on commence à rencontrer de la viande saoule ! Les règlements de compte commencent. On en croise qui se font défoncer la gueule, on ne sait pas pourquoi ! Ça commence à être dangereux. Il faut de l'armement lourd. Avec Marcel, on s'équipe avec des barres de fer.
- 34 On se promène, et on tombe sur un dealer de shit qui vendait au-dessus du prix à de pauvres types qui travaillaient. On veut se le taper, mais en approchant dans la cellule, on voit qu'ils sont pleins, et qu'il y a une embrouille. Ils ne veulent pas nous laisser entrer. Je croyais qu'il y en avait un qui était en train de se faire pointer¹⁰ moi ! Je demande : « Qu'est-ce qu'il y a, dans la cellule ? C'est le coffre-fort ? » Alors là, Marcel s'énerve. Il te prend la porte, il te l'ouvre en grand. Qu'est-ce qu'on voit sur le lit ? Deux matons déguisés en détenus : ils portent des survêtements et des K-Way. Les matons nous regardent, mais timides. Je dis : « Mais qu'est-ce qu'ils font là, ces matons ? Il faut les amener au 31 avec leurs collègues, ils vont être bien ! » Et il y en a un qui s'interpose. Je prends la lame, je la lui mets entre les jambes. Et dans l'action, ça le coupe un peu sur le côté, et ça saigne. Il voit le sang, il a peur.
- 35 Et on entre dans la cellule avec Marcel. Là, comme on est deux pestiférés, les matons ont peur, ils se chient dessus ! Marcel fait le ménage avec sa barre de fer, et tout le monde sort. Un autre Marcel passe la tête, c'est un rigolo, lui, il n'est pas méchant : « Oh, on va faire comme Louis XVI ! » « Arrête, tu ne vois pas qu'ils ont peur ! » Et on ferme la porte. Alors je prends une chaise. Je ne m'en rends pas compte, mais j'ai le couteau plein de sang dans la main... Ce sont des trucs psychologiques, quoi !
- 36 Je me mets à califourchon en face des deux matons, et je leur explique un peu la situation : « Oh, les gars, on ne va pas vous tuer ! Vos collègues sont bien traités, ils sont ensemble, ils boivent le café. On va venir vous chercher. » Et il y en avait un qui s'appelait Bachet. Alors je discute avec lui, je lui explique le système, mais avec des mots à moi : « Vous voyez, on n'est pas plus pourris que vous ! Si je voulais, je te tue. J'ai l'impunité, moi, j'ai perpète. Mais pourquoi je le ferais ? Vous, par contre, vos collègues... » J'énumère le passé. Et je pleure ! « Regarde, si on voulait se venger, un coup de couteau ! Mais on n'est pas comme vous, nous ! » Je lui sors tout ce que j'ai dans le cœur : « Après tout, je ne vous en veux pas. Tu t'es fait avoir, t'es un con ! » Et j'en appelle un : « Vas au 31, dis-leur qu'il y a deux matons à récupérer ! » Je leur dis de ne pas s'inquiéter : « Il y a Albertini, tu le connais, c'est un politique ! » Alors Bistocquet est venu les chercher. Ils étaient contents.
- 37 Bon, nous, on continue à péter tout ce qui est administratif, les lavabos, les chiottes, tout ! Et il y a des règlements de compte ! Des mecs veulent choper les délateurs de l'administration. Même moi, j'en vois un, je lui ai mis son compte. Et je vois Mousse rigoler : « Pourquoi tu rigoles ? » « Oh, si tu montes au premier, ils sont en train de s'occuper de l'autre qui a tué un Arabe dans le train ! C'est chaud ! » Ils lui ont cassé l'épaule et ils lui ont mis un couteau dans les couilles ! « Chacun son jour ! », ils ont dit, avec la philosophie arabe !

- 38 Bon, après, chacun s'installe. Ça commence à se mettre par groupe d'affinités, les Arabes avec les Arabes, les Marseillais avec les Marseillais. On fait un grand feu dans la cour. Y a plus de centrale, tout brûle ! Et on monte sur le toit du bâtiment C. On va camper un peu. Puis on veut voir ce qui se passe. Il est 11 heures du soir, là. Alors c'est super. Oh, la vue, elle est belle ! Tu vois des feux partout, des phares, des camions, des CRS. On se dit : « Oh, demain, à l'aube, ça va être chaud ! » Parce qu'on pense qu'ils vont attaquer à l'aube. Et un mec passe, il me dit que les autorités veulent Abdallah, celui qu'on dit terroriste. Le combattant arabe, quoi. C'est l'époque des otages du Liban. Ils ont peur des problèmes diplomatiques.
- 39 Alors moi, je veux voir un peu ces autorités, et je vais à la grille. Je retrouve Pierre¹¹, et il y a le procureur, le chef du GIGN, Legorjus, et Pandraud¹². Pierre discute avec eux. Alors Legorjus avait donné l'ordre à ses hommes de commencer à infiltrer la centrale. On ne le savait pas, mais il y en avait déjà sept ou huit qui étaient entrés déguisés en détenus. Legorjus était en relation avec eux avec son talkie-walkie. Pandraud, lui, avait fait une déclaration pour dire que trois surveillants avaient été égorgés. Mais c'est faux ! C'était pour justifier l'intervention des forces de l'ordre. Il est chaud, lui ! Parce qu'il n'y en a pas un qui a été touché, ils sont tous au 31 !
- 40 Alors Pierre donne sa parole à Legorjus qu'ils sont tous bien portant : « On va te faire sortir des lettres de tous les membres du personnel avec leurs empreintes s'il faut, pour leur famille. Tu nous connais, nous, les Corses. Ils sont en train de te faire une enculerie ! » Et Pandraud approche : « Où est Abdallah ? Si vous le récupérez, vous le mettez sur le toit du bâtiment C, et on le récupère avec un hélicoptère ! » Alors lui, le Monsieur sécurité, il ne s'occupe même pas des matons ! Il s'en tapait !
- 41 Après la discussion avec Pierre, Legorjus, lui, rappelle ses hommes avec des mots codés, militaires : « Retraite... Recul ! » « Pourquoi ? », crie Pandraud. Et Legorjus commence à s'engueuler avec Pandraud : « Écoutez, je n'ai plus d'ordre à recevoir de vous ! C'est moi le chef du terrain. Je ne reçois mes ordres que de l'Élysée. Alors sortez ! » Ils s'engueulent entre eux. Parce que l'un, c'est l'Intérieur, et l'autre la Défense ! Oh, ça me plaît, moi ! Alors on reste là, nous ! On est bien, avec les négociateurs. Bon, au bout d'un moment, on commence à s'ennuyer un peu, alors on part se promener. Nous voilà repartis en détention. C'est là qu'il m'arrive une couille.
- 42 On fait le tour de la maison, on va voir des copains. Les mecs sont bien défoncés, ils sont armés et cagoulés. C'est noir, il n'y a plus d'électricité. Mais on est fatigués. On a envie de se reposer un peu. On part chercher deux ou trois cow-boys avec qui se faire une gamelle. On essaye de trouver un endroit pour casser la croûte, et en passant dans les couloirs, on est un peu nerveux, et on met des coups de pompe à gauche et à droite. Je ne m'en aperçois pas avec la tension, mais je me suis blessé au pied. Oh, il était ensanglanté ! J'enlève ma chaussure et ma chaussette, il y avait une belle entaille. Un bout de ferraille était entré dans le pied. On met un bout de chiffon, et voilà les mecs qui veulent tous faire l'ambulance : « On a un blessé ! Faut le sortir ! » C'est vrai que c'était impressionnant !
- 43 Bon, ils veulent tous me porter. Je suis d'accord. On ne va pas quand même pas crever pour une émeute ! Ils me disent qu'au moins, j'éviterai l'attaque du lendemain ! Alors ils appellent les autorités : « On a un blessé grave, nous voulons l'évacuer ! » Alors il y a un no man's land : c'est un long couloir de 25 mètres à peu près. Ils me déposent assis là, pour que les autres viennent me chercher. « Salut les copains ! », je leur dis. Mais ils ne viennent pas. « Alors, vous venez me chercher ou pas ? » « Rapprochez-vous ! » Oh, j'en

ai marre, ça pisse le sang, faut y aller ! Alors je me lève, je boîte un peu, et j'y vais, je fonce sur la porte. Et il y a Gimenez, le sous-directeur. « C'est Koehl, c'est un des meneurs ! » « Oh, j'dis, qu'est-ce qu'il a, il pique sa crise ? » Je passe la porte, et je ne vois que des képis bleus, des flics, des matons. Mais alors, c'est une nappe bleue. C'est les tuniques bleues, là !

44 Et là, je suis happé ! On me prend, on me soulève de terre, et j'arrive sur un brancard. On m'arrache mes vêtements, on me met à poil. On est dans la cour d'honneur. Là, tu as deux cents bonhommes. Ils me mettent les chaînes aux mains et aux pieds. Alors là, le docteur gueule : « Hé, attendez ! » « Il est dangereux, c'est un des meneurs ! » Bon, il me regarde le pied, il fait les premiers soins, il nettoie tout ça. Il remarque que j'ai quand même perdu beaucoup de sang ! Le surveillant-chef fait : « On s'en occupe. Il sera soigné, ne vous inquiétez pas ! » Il fait son cinéma, tu vois. Puis Legorjus pousse un peu tout le monde, et il vient me parler : « Bon, le jeune, où sont les otages ? » « Je n'ai pas à te répondre, moi ! Tu es capitaine de gendarmerie, moi je suis détenu. Chacun son boulot, dans la vie. Je ne sais pas où ils sont ! » « Bon, d'accord ! De toute façon, c'est fini pour toi, tu le sais ! Il y a des morts, des blessés ? Parce qu'il faut prévoir des ambulances ! » Mais il s'intéresse aussi aux détenus. Là-dessus, je lui réponds : « Ben ouais, il y a des blessés ! » Il est correct, il n'est pas agressif. Et là, il y a un surveillant, Vacogne, qui s'énerve et qui me met un coup de matraque. Alors Legorjus le repousse violemment : « Écoutez ! Ici, c'est moi le responsable ! Vous ne touchez pas un homme attaché ! Et si vous n'êtes pas content, vous rentrez tous ! » Alors les matons ont la rage, ils ont vraiment envie de me défoncer la gueule. Bref, ils m'évacuent.

45 Ils me mettent une couverture pour couvrir ma nudité, parce que dehors, il y a les journalistes. Mais les surveillants me menacent : « Tu vas voir, on va s'occuper de toi ! » Alors on sort de la centrale, et on arrive derrière le car. Là, il n'y a plus de journalistes, alors les coups tombent ! Ils y vont bien, quand même. Tu sais, des coups en douce, enfoirés ! Et ils me mettent dans le car. Là, il y a une dizaine de mecs. Ils sont certainement sortis pendant l'émeute, sans doute parce qu'ils ne voulaient pas participer. Et moi, j'éclate. J'essaie de mettre des coups aux matons, mais avec les chaînes, je tombe. C'est la bagarre. Un seul mec se lève et prend ma défense : « Arrêtez de le toucher ! Qu'est-ce que vous lui faites ? » Alors il prend sa veste, et me la donne. Parce que je suis tout nu ! Et je me la mets autour de la taille. Mais j'ai la rage. Ils sont pressés que nous partions, alors ils appellent les gendarmes. Et ils me montrent du doigt, l'air de dire : « C'est celui-là. C'est le meneur ! » Et le car se met en route. J'ai les boules ! J'ai des ecchymoses, et mon pied commence à me lancer. J'ai mal, mal, mal. C'est la nuit, le car fonce. Et tout d'un coup, on arrive devant une espèce de maison d'arrêt.

46 Ils me descendent en dernier. Les autres sont partis à l'isolement, et je reste dans une espèce d'entrée. Des matones sont là. Moi, je suis avec mon pagne, alors elles rigolent plus ou moins, tu vois. Tout le monde me regarde. Le directeur arrive, agressif. Il me dit qu'un rapport me décrit comme membre actif, et donc que j'ai quarante-cinq jours de mitard à faire. Ils m'amènent au mitard. Ils me mettent à poil, pas de pyjama, rien. Bah, bah, bah, tout se ferme. Et la jambe me fait toujours mal ! J'ai mal toute la nuit. Je ne sais pas quelle heure il est, mais je tape dans la grille. Il regarde à l'œillet, agressif : « Qu'est-ce qu'il y a ? » « J'ai mal au pied, ça me lance ! » « Tu n'avais qu'à pas faire le con ! C'est bien fait pour ta gueule ! » Mon pied avait enflé, ça commençait à prendre de l'importance.

- 47 Le lendemain matin, au café, c'est l'équipe du matin. Ils arrivent à plusieurs, je suis la bête curieuse. « Je veux me faire soigner. Vous n'avez pas une infirmerie ?
 - Il n'y a rien, pour toi !
 - Mais attendez, ça me lance, ça s'infecte !
 - Y a rien ! »
- 48 Il me donne un bol de café, mais c'est de l'eau. Il referme tout. Vers 11 heures, j'entends que ça bouge, dans la maison d'arrêt : « Ouais, il est monté sur la voie 4, c'est un mec de Saint-Maur. » Il y en a un qui est monté sur le toit ! Et les autres mecs parlent aux fenêtres : « C'est les mecs de Saint-Maur, pour l'émeute. » Alors moi, je prends les glandes, et j'appelle aux fenêtres : « Oh, les mecs, là, au lieu de parler entre vous, il faut vous bouger ! Ils sont en train de me tuer, en bas ! Il faut refuser les promenades, mettre le bordel dans la maison d'arrêt ! » Oh, les mecs ferment les fenêtres, ils ne veulent même plus me connaître ! Et j'entends le directeur crier au mec sur le toit : « Si tu descends pas, je te tire dessus, je te préviens ! » Oh, ça commence bien ! J'entends un mitard qui s'ouvre, ça gueule et ça se referme. C'est chaud !
- 49 Bon, il est midi, et le chariot de bouffe arrive. Ils ne me calculent pas. Je n'ai pas de clopes, rien. La relève de une heure arrive, et ils viennent me voir. Il y en a un qui reste en retrait, et un autre qui ouvre la porte et la grille. Moi, j'ai prévu, alors qu'est-ce que je fais ? Je le prends dans le mitard, et je l'envoie derrière moi. Il se casse la gueule derrière moi. Quand les matons voient ça, ils n'osent pas venir. Je repousse la grille, et je la ferme avec des bouts de chiffon que j'avais fait avec la couverture. Les matons partent. Leur collègue est avec moi, il me regarde. Et il y avait un tuyau au fond de la cellule. Je lui dis : « Écoute-moi bien ! Tu vas t'asseoir à genoux à côté du tuyau, tu ne bouges plus une oreille, ou je te démonte la gueule ! Il faut me soigner, moi, j'ai mal aux pieds ! » Alors il essaie de plaider sa cause. Mais c'est pas le moment, j'ai envie de lui taper dans la gueule ! Alors il est tout penaud, et il ne bouge plus.
- 50 Et voilà le directeur. Là, il est moins agressif, quand même ! « Alors Koehl, qu'est-ce qui se passe ? » « Il me faut un docteur ! » « On ne peut pas ! » Alors, je lui montre mon pied, on voit bien qu'il est enflé, à moins d'être aveugle ! Alors il sort un petit couteau de cantine, qui coupe bien, et il veut couper les chiffons qui retenaient la grille. Oh ! « Tu touches pas à ça, sinon, ton collègue, je lui mets la tête dans le tuyau ! » Alors lui prend ma défense : « Oui, monsieur le directeur, il a mal au pied ! » Là, je me fends la gueule ! Et je crie au directeur : « Toi, maintenant, tu recules d'un mètre. Bon, un docteur, tu sais ce que c'est ? Alors tu m'en amènes un ! Si tu ne l'as pas ramené dans un quart d'heure, sa tête morfle ! À chaque quart d'heure supplémentaire, je lui mets la tête dans le tuyau ! » Alors l'autre, il n'est pas content du tout. Il doit se dire : « C'est une mauvaise limonade pour moi ! » Bon, le directeur s'en va !
- 51 Et d'un seul coup, la porte s'ouvre, et je vois un bonhomme avec des cheveux blancs. Il me dit : « J'suis docteur ! » « Ouais, t'es pas surveillant-chef, plutôt ? » « Non, non, je vous garantis. On vient de m'appeler dans mon cabinet. » Et je vois à son langage que c'est bien un docteur : « Bon, alors vous reculez tous, on va détacher ça, on fait entrer le docteur et je fais sortir votre collègue. Mais attention, pas d'enculerie ! » « Non non, Koehl, on va vous soigner ! » Alors l'autre, il est content de sortir. Jazis¹³, à côté, c'est un charlot ! Le docteur regarde mon pied : « Oulalah, mais c'est infecté ! » Il me fait une piqûre anti-inflammatoire, me nettoie la plaie et me fait un bandage. Puis il leur donne une ordonnance.

- 52 Hé, je suis heureux, c'est propre, quoi ! Et je dis au directeur : « Au fait, il me faut une bassine pour faire les bains de pied ! » « Non, Koehl, faut pas exagérer ! Vous n'aurez rien ! » Et il referme ma porte. Puis ils m'amènent mes affaires, une tenue pénale et deux ou trois savonnettes... Oh, d'un seul coup, ils reviennent. Je vois le paquet de matons avec les grands cuirs. Ce sont les matons de transfert. Ce sont les matons de Fresnes. Je suis transféré ! Je sors en boitant. Et il y a les condés. Tout le monde me regarde de travers. Alors il y a des matons qui me connaissent : « Alors Koehl, t'as encore fait le con !
 – Bah, c'est la vie de prison !
 – Ah ouais ! Mais tu y as pensé, à nos collègues ? Ce n'est pas ce qu'on dit ! Maintenant, faut payer ! »
- 53 Bon, on arrive à Fresnes, il est à peu près 11 heures du soir.
 Alors je me retrouve dans une salle d'attente. Tout l'encadrement est là, les surveillants-chefs, les bricards, les matons... « Ah, te revoilà ! » Et ils commencent à me chercher, mais ce n'est pas trop méchant. Et c'est reparti, j'ai mes quarante-cinq jours de mitard à faire. Alors je prends le long couloir, et j'arrive au bout de la troisième division. J'entre dans le quartier disciplinaire. Là, c'est toute une équipe d'enculés. L'embauche, là-dedans, ça doit être sur photo, parce que ce n'est pas possible de voir des têtes pareilles ! Si quelqu'un te pose la question : « Qu'est-ce qu'un abruti ? », tu lui dis d'aller au quartier disciplinaire de Fresnes, de regarder le bricard-chef, et il verra. Dans la vie, il aura appris quelque chose !
- 54 Alors j'arrive, et il me dit : « Allez, Koehl, déshabille-toi... » Je suis à poil, et les quolibets commencent : « Tourne-toi ! » Et bien sûr, j'entre dans la provocation : « Pourquoi, t'es péédé ?
 – Et enlève ton bandage !
 – Attends, calme-toi, là ! Il a fallu que je fasse venir un docteur pour le mettre, alors je ne l'enlève pas !
 Faut qu'on les fouille, c'est le règlement !
 – Je me fous du règlement ! Tu m'envoies à l'infirmerie, ils me défont le bandage, tu regardes, et ils me le refont !
 – Tu l'enlèves maintenant, où on s'en occupe ! »
- 55 Et il s'approche pour l'enlever. Là, je lui mets une patate dans la gueule. C'est la chose qu'il ne fallait pas faire, bien sûr ! Et il part à la renverse. Oh, là, c'est tombé de tous les côtés. Je prends un coup de matraque sur le côté de la mâchoire, mais alors un coup ! Il m'a fait un mal... J'ai craché tous mes plombages ! Je ne sais même plus où je suis. Et ils me jettent dans le mitard.
- 56 Là, c'est juste une dalle surélevée de 5 ou 6 cm pour dire que c'est le lit. Et c'est très spécial, à Fresnes. C'est fait exprès, on le sait ! Tu as le robinet au-dessus des chiottes à la turque, mais le poussoir pour faire couler l'eau est à 1,5 mètre du robinet. Le temps que tu pousses et que tu arrives au-dessous du robinet, l'eau a déjà coulé. C'est un truc de fou ! Il faut bloquer le poussoir avec le pied, mais il faut être souple et rapide. Et quand tu as été matraqué juste avant, il n'est pas facile de faire des assouplissements ! Alors quand tu y arrives, tu es content, tu te dis : « Zorro, c'est un bidon, à côté de moi ! » Et en plus, les matons ne me donnent pas de bouteille. Parce que là, je donne une information à ceux qui iront au mitard de Fresnes : il faut demander une bouteille en plastique que tu remplis d'eau pour boucher le trou des chiottes, parce que les rats

remontent par là. Alors les rats viennent dans ma cellule, et ils sont copieux, ceux-là ! Ils se triment dans le mitard : cricc ! cricc ! Bon, ça va.

- 57 Le lendemain matin, j'ai mal au pied, à la mâchoire, à l'épaule... Je suis une plaie ambulante, quoi ! Alors je fous le bordel : « Je veux voir l'infirmerie ! » Je demande mes droits accordés dans le code de procédure pénale. Mais à Fresnes, la phrase clé de la pénitencier, c'est : « Oui, oui, on arrive, on s'en occupe ! » Ça veut dire : « Vas te faire enculer ! » en langage pénitencier. Parfois, à Fresnes, des gens de l'infirmerie passent dans le quartier disciplinaire, mais moi, on ne me calcule pas. Oh, ils sont en train de me prendre pour un con, ou quoi ?
- 58 Et entre-temps, les mecs de Saint-Maur sont arrivés. Ils les ont tous mis au premier étage, deux par deux en cellule, parce qu'ils ne peuvent pas les mettre ailleurs. Eux savent que je suis au mitard, alors ils bougent. Et ils m'envoient le curé ! Un aumônier catholique, Pierrot Aubret. Lui, je le connais de Clairvaux. C'est vraiment un type bien. Et il vient me voir. Il fout même le bordel : « Je veux le voir, je suis aumônier ! » Oh, quand j'entends sa voix, je suis content : « C'est pas Pierrot, ça ? » Parce qu'il a une voix bien particulière, un langage spécial, c'est quand même un religieux. Alors je crie : « Pierrot, je suis là ! Ce sont des renégats ! Ne t'inquiète pas, j'ai vu Jésus ! » Et il vient. Alors là, ils ont les glandes ! Il entre dans le mitard, et il a toujours des friandises dans son cartable, des paquets de cigarettes. Et je lui explique mon problème au pied. Il me dit : « Écoute, j'ai une copine, la chef des docteurs, une Corse, Mme Tufelli. Ne t'inquiète pas, je vais aller la voir, on va s'occuper de toi ! » Ça y est, je ne suis plus seul.
- 59 Une heure après, une petite infirmière vient, un peu boulotte, jolie comme je les aime ! Elle s'appelle Julie. Elle est gentille comme tout : « Ah, c'est toi le protégé de Pierrot ? » Elle me fait les premiers soins, puis me fait venir à l'infirmerie. Alors là, je pouvais voir qui je voulais dans la maison d'arrêt. Je faisais appeler mes potes, et on discutait, tu vois ! Et je rencontre la doctoresse, Mme Tufelli. Elle me dit : « Mais vous avez été esquinté ! Je vais faire un rapport au ministère. Il n'est pas normal qu'il se passe de telles choses au quartier disciplinaire. D'ailleurs, je suis en train de demander que des internes puissent accéder au mitard quand ils le veulent, pour constater ! » Tu vas voir, c'est important pour la suite. Bon, je me mange mes quarante-cinq jours de quartiers quand même, et ils me mettent au premier en attendant qu'une place se libère au rez-de-chaussée, au quartier des DPS.
- 60 Et entre-temps, on m'appelle à la fouille pour que je récupère mes affaires de Saint-Maur. D'habitude, ils sont deux ou trois matons à t'accompagner. Là, ils sont une quinzaine. « Tiens, c'est bizarre ! » Et j'ai compris ! Ils cherchent un incident. Alors ils sortent mes affaires du carton : « Tiens, voilà votre blouson ! » Il est coupé au cutter, dis donc ! Ça y est, ils veulent faire de la provocation. Ils me sortent une paire de chaussures toutes neuves que je n'ai même pas étrennées : lacérées ! Ils me demandent : « Ça va ? Bon, signe que tu as touché ton paquetage ! » Alors je remets tout dans le carton : « Ça, c'est pour les enfants des surveillants ! Moi, j'ai bon cœur. Allez, tchao ! » Ils croyaient peut-être que j'allais craquer pour me remettre au mitard. Ils restent sur leur faim. Ils ont les boules. Alors ils me ramènent, et ils me descendent chez les DPS, parce qu'ils ont trouvé une place. Mais j'ai toujours mal, la mâchoire et l'épaule me lancent. Quand je respire, j'ai mal. Et Mme Tufelli m'avait dit qu'elle avait demandé mon envoi à l'hôpital pour qu'ils m'y fassent les radios, alors j'attends. Et un bricard m'annonce que je vais être transféré. Le lendemain matin : « Paquetage ! » Le paquetage, il est vite fait, tu

vois ! Alors on me met dans une cellule à part, comme pour chaque départ de DPS. Et le lendemain, au greffe, j'apprends la destination : Lannemezan. »

- 61 Daniel Koehl bénéficia d'une libération conditionnelle deux ans plus tard, en 1996. Accueilli dans un centre de réinsertion, il « craqua » et tira dans la jambe d'un éducateur de rue qui tentait de lui confisquer son arme. Sa libération conditionnelle fut révoquée. et il fut réincarcéré.

Pierre-Marie Andreotti, lui, bénéficia d'une libération conditionnelle en 2001.

NOTES

1. Cet entretien a été publié : Daniel Koehl (présentation par Léonore Le Caisne), *Révolte à perpétuité*, Paris, La Découverte, 2002, 224 p. Daniel Koehl a tenu à signer ce témoignage de son vrai nom : « Il faut assumer ! Et puis au moins, je n'aurais pas vécu pour rien ! » Parce que son « affaire » avait été médiatisée, nous avons décidé, ensemble, que Pierre-Marie Andreotti conserverait l'anonymat.

2. Militant communiste libanais, considéré comme le chef de la Fraction armée révolutionnaire libanaise (FARL), emprisonné en 1984, et condamné en 1987 à la réclusion criminelle à perpétuité pour complicité d'assassinat de deux diplomates en 1982 à Paris.

3. Aucun propos n'a été réécrit et la trame narrative du récit a été entièrement conservée. Néanmoins, pour le confort de la lecture, j'ai coupé les hésitations dues à l'oralité et au travail de mémoire, ainsi que l'accumulation des insultes. J'ai également supprimé les interventions de Pierre-Marie : constituées de simples relances (acquiescement, rires, demandes de précision, plaisanteries, etc.), nombreuses au début, elles se raréfient au fur et à mesure de l'avancée dans le récit pour devenir quasiment inexistantes dès la moitié du témoignage.

4. En fait le Service médico-psychologique régional (SMPR).

5. Salle d'activités.

6. Détenus Particulièrement Signalés.

7. Remise de Peine Supplémentaire.

8. Ouverture à heure fixe des grilles qui fractionnent le lieu de vie des détenus.

9. Militant nationaliste corse, membre du Mouvement Pour l'Autodétermination (MPA), Pierre Albertini avait été condamné pour l'assassinat, dans l'enceinte même de la maison d'arrêt d'Ajaccio, de deux hommes soupçonnés d'avoir fait disparaître Guy Orsoni, le frère d'Alain Orsoni, alors à la tête du MPA. Il sera assassiné en août 1995 par un membre du FLNC Canal Historique.

10. Violer.

11. « Pierrot » dans le cours du récit.

12. Inspecteur général de l'administration du ministère de l'Intérieur (1986-1988), bras droit de Charles Pasqua, ministre de l'intérieur sous le gouvernement de Jacques Chirac 2 (1986-1988).

13. Ancien champion olympique français du 5000 m.

RÉSUMÉS

Prison de Lannemezan, à l'automne 1994, Daniel Koehl (trente-huit ans), alias Coin-Coin, condamné en 1978 à la réclusion criminelle à perpétuité à l'âge de vingt et un ans pour assassinat, raconte son parcours carcéral à Pierre-Marie Andreotti (quarante-sept ans), condamné lui aussi à la réclusion criminelle à perpétuité pour assassinats. Le premier est en prison depuis près de dix-sept ans, le second depuis quatorze ans. Tous les deux sont des « détenus particulièrement signalés » (DPS). Dans cet extrait, Daniel Koehl raconte la mutinerie de la prison Saint-Maur, en 1987, dont il fut l'un des principaux meneurs. La prison, ultra sécuritaire, construite douze ans plus tôt, fut entièrement détruite pendant la mutinerie.

Lannemezan prison, autumn 1994, Daniel Koehl (age 38), a.k.a. Coin-Coin, convicted in 1978 to life imprisonment at the age of 21 for murder, recounts his prison career to Pierre-Marie Andreotti (aged 47), also sentenced to life imprisonment for murder. The first one has been in prison for nearly seventeen years, the second one for fourteen years. Both are "particularly reported inmates" (DPS). In this excerpt, Daniel Koehl recalls the mutiny at the Saint-Maur prison in 1987, of which he was one of the main leaders. The ultra-secure prison, built twelve years before, was completely destroyed during the mutiny.

INDEX

Index géographique : Saint-Maur

Keywords : testimony, prison, mutiny, GIGN, Saint-Maur

Mots-clés : témoignage, prison, mutinerie, GIGN

AUTEUR

LÉONORE LE CAISNE

Léonore Le Caisne est ethnologue, directrice de recherche au CNRS, au Centre d'étude des mouvements sociaux (CEMS). Elle a consacré une partie de ses travaux à l'univers carcéral et à la justice des mineurs. Elle a notamment publié *Prison. Une ethnologue en centrale* (Paris, Odile Jacob, 2000), *Avoir 16 ans à Fleury. Ethnographie d'un centre de jeunes détenus* (Paris, Seuil, 2008) et *Un inceste ordinaire. Et pourtant tout le monde savait* (Paris, Belin, 2014). Elle co-pilote avec Julie Doyon l'ANR DERVI (Dire, Entendre, Restituer les Violences Incestueuses).